

# Revue

pour les

# jeunes filles

## SOMMAIRE :

Charles Normand.....	<i>Galla</i> , roman (1 <sup>re</sup> partie).....	113
Édouard Rod.....	<i>Alfred de Musset</i> .....	126
Alfred Ernst.....	<i>Le Théâtre de Gluck</i> (fin).....	139
Eugène Field.....	<i>La Venue du Prince</i> , Conte de Noël.....	149
G. Becquer.....	<i>Maese Perez l'organiste</i> , Conte de Noël.....	158
Jane Misme.....	<i>Le Philoctète de Sophocle à l'Odéon</i> .....	171
M. Delorme.....	<i>La femme à la maison : Une maison bien tenue</i> .....	182
Jean Berthercy.....	<i>Les trois filles de Pieter Waldorp</i> , roman (1 <sup>re</sup> partie).....	190
R. Candiani.....	<i>Revue des Revues étrangères</i> .....	204
Fabrice.....	<i>La Vie Publique</i> .....	215

*Carnet de la Quinzaine. — Échos. — Notes sur la Mode.*

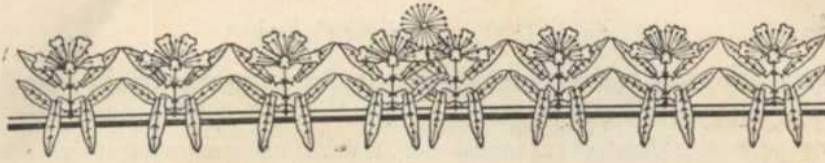
*Petits Travaux. — Renseignements mondains. — Exposition culinaire.*

*Les Cartes du Jour de l'An.*



RÉDACTION ET ADMINISTRATION, 5, RUE DE MÉZIÈRES, PARIS

ARMAND COLIN et C<sup>ie</sup>, Éditeurs. — La *Revue* paraît les 5 et 20 de chaque mois.  
Abonnement annuel : FRANCE, 26 fr. ; COLONIES et UNION POSTALE, 32 fr.  
Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> de chaque mois. — Prix du numéro : 1 fr. 25



## La Vie publique

EN ORIENT. — ARMÉNIE ET ABYSSINIE

... Il y a quelques jours, j'assistais à une conférence d'un missionnaire catholique sur l'Arménie. De sa thèse très éloquente et très émue, je ne puis malheureusement rien dire, car elle ne touchait qu'un point accessoire du sujet que j'ai à traiter. D'ailleurs, pendant même qu'il parlait, mes yeux trahissaient mes oreilles, mon attention se portait tout entière sur l'assistance, où se distinguaient d'assez étranges auditeurs. Groupés au fond de la salle, muets et tristes, ils montraient des visages imprévus, des cheveux longs et noirs retombant sur leurs yeux sombres, des costumes ternes d'étudiants pauvres, qui se vêtent, mais ne s'habillent point, et travaillent beaucoup en se nourrissant mal. C'étaient des étudiants arméniens venus pour écouter l'orateur, pour entendre une fois de plus le récit de misères qu'ils connaissaient bien, et remercier par leur présence l'homme qui s'intéressait à leurs compatriotes. Or, ils étaient cependant personnellement sauvés de la persécution : après quelques années d'un travail patient, et des privations relatives, ils trouveraient une carrière libérale, presque une patrie, dans les grands États hospitaliers de l'ouest, France ou Angleterre. Pourtant ils ne se désintéressaient point, ils avaient conscience de leur existence comme race et souffraient avec cette race. Il y a là de quoi toucher profondément, et l'on peut croire que j'aborde avec la plus grande sympathie pour les Arméniens une des questions politiques les plus compliquées qui soient aujourd'hui.

..

Si vous ouvrez un atlas, vous verrez dans la région orientale de l'Asie Mineure les hachures d'un grand plateau montagneux assombrir la carte ; des noms de villes s'y trouvent, assez nombreux,

mais qui ne réveillent aucun souvenir dans notre mémoire, sauf celui d'Angora, célèbre par ses chats, et celui d'Erzeroum, qui rappelle quelques événements de la dernière guerre turco-russe. Ce qui frappe surtout, c'est que ce haut plateau rocheux, divisé en une infinité de petites vallées abruptes, cette Suisse de l'Orient, est, comme notre Suisse, sans aucune communication avec la mer. Et c'est justement ce qui accroît les embarras des grandes puissances. Quand il s'agit de l'Arménie, il faudrait une expédition militaire et non maritime, et c'est dangereux, c'est coûteux, et presque impossible. Qui oserait toucher maintenant à Constantinople, cette vieille capitale d'un empire vermoulu? On aurait trop peur que le premier coup de canon fit crouler cet empire, et l'on s'épouvante des suites de la victoire. Il faut opérer par la persuasion, c'est-à-dire par la diplomatie; les grandes Puissances, c'est-à-dire la France, l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie, l'Autriche et l'Italie, ces formidables États, qui pourraient mettre en guerre dix millions de soldats, retenus par leur masse même, par leurs jalousies, par leurs méfiances, s'arrêtent court, et se congratulent réciproquement de leur sagesse.

Et peut-être ceci pourrait-il suffire comme résumé de la situation : mais voulez-vous regarder les choses d'un peu plus près? Nous verrons ainsi, en essayant de comprendre ce qui s'est passé en Arménie, une partie de la fameuse « question d'Orient » ; et des aperçus très généraux sur des causes permanentes pourront éclaircir des événements actuels plus particuliers.

Il y avait, au début du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle — j'ai l'air de remonter au déluge! — sur les bords de la mer d'Aral, un chef tartare qui s'appelait Ortogroul. C'était un saint, un saint musulman, pour qui le paradis, suivant le mot de Mahomet, était « à l'ombre des glaives » et qui commandait aux quatre cents familles d'une petite tribu dont nul alors ne savait le nom. Cinquante ans plus tard, le monde connaissait ce nom et en avait peur : les Turcs ottomans avaient conquis l'Asie Mineure, détruit ce qui restait des vieilles civilisations grecques, cerné les croisés franks dans leurs châteaux forts de la côte orientale méditerranéenne, ruiné cette première tentative de colonisation que furent les croisades — une tentative de colonisation religieuse dont l'histoire est à refaire, et serait passionnante. — Puis, bientôt, ils traversèrent l'Hellespont, prirent la Thrace, la Serbie, la Bulgarie. Ils avaient passé à côté de Constantinople sans la toucher; ils l'entouraient, l'attaquaient, échouaient : et il fallut plus d'un siècle encore pour qu'ils pussent s'en emparer. Bizarre destinée de cette ville de conserver ainsi, en se

gardant elle-même au milieu de démembrements et de conquêtes qui semblent tourner autour d'elle, le nom et l'ombre d'empires déjà morts en réalité. Enfin le dernier assaut fut donné par Mahomet II, Constantinople fut pris en 1453, et le vieil empire grec s'écroula pour toujours. Alors les progrès des Turcs furent effrayants, menacèrent l'Europe occidentale, atteinte jusqu'au delà de la Hongrie, s'étendirent à l'Égypte, à la côte de Tripoli, d'Alger, du Maroc. La Méditerranée devenait un lac musulman et turc; du côté de l'Orient la domination ottomane n'avait de frontières que les limites géographiques de l'Asie Mineure; et il avait fallu pour un si grand effet l'espace de deux siècles. On put se figurer qu'il n'y aurait bientôt plus dans le monde que deux maîtres, le sultan de Constantinople, commandeur des croyants au Prophète, et Charles-Quint, empereur du Saint-Empire, possesseur de l'Espagne, de l'Autriche, d'une partie de l'Allemagne, de la Belgique, de la Hollande, et dont le fils devait hériter de tout cela, et aussi, au delà de l'océan de l'ouest, des vastes terres mystérieuses que découvrit Colomb.

Or ce partage de l'univers n'eut pas lieu, et pour bien des causes; mais l'une d'elles, ce fut que François I<sup>er</sup> de France s'unit au sultan des Turcs contre l'empereur des chrétiens. Le résultat fut double. Il y en a un qu'on connaît: l'élargissement de la maison d'Autriche s'arrêta, et ses inquiétudes du côté des Turcs y furent pour quelque chose. Il y en a un autre qu'on a moins distingué. C'est que l'alliance d'un sultan musulman avec un prince chrétien força dans une certaine mesure le musulman à respecter les chrétiens de son empire.

Après le grand élan de fanatisme qui avait enlevé les Ottomans durant deux siècles, une accalmie assez naturelle se produisait d'ailleurs. Les passions, mêmes religieuses, finissent toujours par s'attédir. Les Turcs avaient déjà converti au mahométisme, par le cimeterre, les Albanais, une partie des Arméniens, une partie des Thraces, mais ce fut tout. Les provinces européennes, non seulement la France, mais la Russie, mais l'Autriche s'intitulèrent les protectrices des chrétiens de l'Empire ottoman, et celui-ci commença de déchoir.

Il est assez facile de comprendre pourquoi. Un gouvernement musulman est par essence un gouvernement théocratique. Toutes les lois, même absolument civiles, c'est-à-dire les lois qui règlent les rapports des individus entre eux, quand ils vendent, quand ils achètent, quand ils se marient, quand ils héritent, se trouvent dans le même livre qui contient leurs dogmes religieux, et ce livre est

le Koran. A plus forte raison devront se trouver dans le Koran les lois constitutionnelles, c'est-à-dire celles qui règlent les rapports des individus avec l'État. Qu'en conclure? C'est qu'un chrétien n'a pas à obéir à ces lois, qui découlent d'une religion qui n'est pas la sienne. Et poussés, du reste, par les grandes puissances européennes, les souverains turcs furent fatalement amenés à accorder aux chrétiens de leurs territoires des espèces de constitutions fondées sur leur foi particulière. Ainsi chaque confession religieuse chrétienne en Turquie devint une sorte de petit État que le grand État ne pouvait plus absorber, petit État toujours menacé d'ailleurs, parce que les Turcs musulmans continuaient naturellement à considérer ces chrétiens comme n'ayant aucune espèce de droits, et à les exploiter comme des ennemis battus, puisqu'ils n'étaient pas fidèles de Mahomet, puisqu'ils n'étaient pas convertis à la seule vraie foi. Or, phénomène curieux, tandis que le mahométisme est une religion si forte qu'elle supprime l'idée de supériorité ou d'infériorité des races entre elles — un musulman arabe blanc considère un musulman nègre comme étant absolument son égal — le christianisme laisse subsister l'idée des nationalités. Les chrétiens opprimés de l'Empire ottoman en appelèrent donc à l'Europe en tant que chrétiens, puis ensuite en tant que Serbes, ou Bulgares, ou Grecs, et, au XIX<sup>e</sup> siècle, beaucoup sont arrivés à former des États séparés et indépendants. Beaucoup, mais pas les Arméniens. Le traité de Berlin, en 1878, par lequel, après une guerre entre la Russie et la Turquie, l'Europe a procédé à un démembrement limité de l'Empire de Mahomet II, a laissé l'Arménie à la Turquie. Et les résultats de cette négligence voulue sont, à proprement parler, la question arménienne, qui reste d'ailleurs intimement mêlée à des intérêts plus généraux.

..

Je vous ai dit que la nature de la constitution ottomane, uniquement fondée sur une conception religieuse, avait amené la Turquie à ne distinguer ses sujets que par leur religion et non par leur nationalité, chaque religion formant un groupe particulier, jouissant d'une certaine autonomie. Il en était ainsi pour les Arméniens; c'étaient des chrétiens d'un rite spécial; ils étaient *monophysites*. Ne vous effrayez pas de ce nom rébarbatif : cela signifie tout simplement qu'ils ne reconnaissent dans le Christ qu'une seule nature, la nature divine.

Ils ont pour chef un patriarche qui se nomme le *Catholicos*, et qui a l'honneur de vivre dans un couvent du mont Ararat, sur lequel

s'arrêta l'arche de Noé. Il y a de plus des Arméniens du rite dit « uni », qui admettent l'autorité du pape de Rome. Ces deux Églises avaient plusieurs assemblées électives, religieuses, laïques ou mixtes, et se gouvernaient jusqu'à un certain point elles-mêmes. Mais précisément depuis quelques années le gouvernement turc cherche à reprendre un pouvoir plus effectif sur tous les sujets de son empire, il veut exercer une action directe; pour employer un mot occidental, il fait de la centralisation. Premier grief des Arméniens. De plus, ils ne sont pas seuls dans leur pays; ils n'y sont même qu'en minorité. Le fond de la population est musulman, et les chrétiens d'Arménie vivent dans leurs étroites vallées côte à côte avec de fort incommodes voisins : les Kurdes d'abord, qui sont des pillards de naissance, et aussi les Tcherkesses, un peuple étrange, pour lequel on éprouve un peu de la sympathie trop romanesque qu'on est tenté de ressentir pour les voleurs de grand chemin aventureux et braves.

Auparavant ces Tcherkesses vivaient sur un sol qui appartient maintenant à la Russie. Pendant de longues années ils luttèrent contre les Russes; puis, lorsqu'ils se sentirent définitivement vaincus, plutôt que de rester sous la domination chrétienne, d'un seul coup tous émigrèrent : hommes, femmes, enfants vinrent en une longue caravane demander asile au sultan des Turcs, au commandeur des croyants, qui les installa en Arménie. Et c'est là qu'ils vivent, ayant conservé leurs qualités et leurs défauts : guerriers, paresseux, incapables de joug, voleurs et héroïques, faisant paître sur les monts leurs troupeaux de bœufs et d'innombrables brebis, vendant toujours leurs filles, les belles Circassiennes, comme ils le font depuis des siècles, aux grands seigneurs turcs, qui en font leurs épouses. Et ce n'est pas là leur moindre force, car leurs filles vendues leur restent attachées et leur rendent des services, sollicitent pour eux jusque dans le palais de l'empereur.

De toute éternité Kurdes et Tcherkesses ont pillé les troupeaux des Arméniens. Cependant ils les autorisaient à « s'assurer contre le vol » en payant un impôt nommé le *hafir*. Mais, précisément, depuis quelque temps le gouvernement turc avait trouvé qu'on ne devait payer d'impôt qu'à lui; il avait interdit aux Arméniens de contracter cette singulière assurance contre les bandits. Mais il avait négligé malheureusement de supprimer ces bandits. Kurdes et Tcherkesses recommencèrent leurs incursions. D'ailleurs, les montagnards arméniens, dans certains districts du moins, avaient des mœurs aussi rudes, aussi courageuses que leurs agresseurs. Puis certains d'entre eux avaient été en Europe, comme les étu-

dians dont je vous ai parlé; ils revenaient avec des idées d'indépendance, d'affranchissement et de revanche. Ils encouragèrent leurs compatriotes à rendre œil pour œil, dent pour dent. Il y eut même, dit-on, un brigand national, un certain Boyadian, qui fit par principe aux Kurdes ce que les Kurdes faisaient aux Arméniens. La situation se tendait de plus en plus. Un beau jour, enfin, aux alentours de la ville de Mouch, les musulmans enlevèrent quelques bœufs aux chrétiens. Ceux-ci se soulevèrent, coururent sus à leurs ennemis, et les massacrèrent.

C'était peut-être un commencement d'insurrection, et d'insurrection justifiée par un état de choses insupportable. L'armée turque la noya dans le sang, la répression fut atroce. Les villes furent brûlées, les hommes suppliciés, les femmes éventrées, les petits enfants dépecés en forme de croix, par dérision; l'Europe en poussa un cri d'horreur, essaya d'intervenir, et le premier résultat de son intervention fut d'abord, hélas! de rendre le massacre plus affreux et plus général; rien qu'en Asie Mineure on affirme que 30 000 personnes ont été tuées. L'indignation a été universelle dans les pays civilisés; mais les grandes puissances sont intervenues mollement, en raison du péril, et de leurs intérêts opposés, et cependant la Turquie, qui ne continue d'exister que par le consentement des puissances chrétiennes et qu'un souffle ferait crouler, la Turquie est encore debout, merveilleux effet de ce qu'on appelle l'équilibre européen!

Personne, en effet, ne veut ou n'ose toucher à cet empire branlant, mettre à mort « l'homme malade », comme l'appelaient un ministre anglais, Lord Disraëli. On se partagerait ses dépouilles? Mais rien n'est dangereux comme les partages. Il y aurait bien une solution: c'est de former de nouveaux royaumes, frères de la Serbie, de la Roumanie, de la Bulgarie, de la Grèce, nés d'anciens morcellements: mais c'est déplacer la difficulté et non la résoudre. Tout ces petits États se jalourent et sont toujours prêts à se battre entre eux, ou même se battent pour de bon, comme la Serbie et la Bulgarie. Ainsi, pour que l'Europe reste en paix, il faut que la Turquie subsiste, et pour qu'elle subsiste, toute vermoulue et décomposée déjà, avec ses finances ruinées par de longs siècles de malversations, ses gouverneurs qui exploitent et épuisent les provinces, ses intrigues de cour, et ses populations chrétiennes désaffectionnées, il ne faut pas qu'on y touche, même du doigt.

Voilà pourquoi les puissances européennes n'ont pas agi plus vigoureusement en faveur de l'Arménie. Ajoutez d'ailleurs qu'il serait impossible de faire pour les Arméniens ce qu'on a fait pour

les Grecs par exemple, et de leur rendre l'indépendance. Le remède serait pire que le mal, et c'est alors les mahométans de la région qui se soulèveraient avec juste raison : car on a pu dire en effet que, s'il y a une Arménie, il n'y a pas d'Arméniens. Sur les 7 millions d'habitants qui peuplent cette « expression géographique », il y a plus de 5 millions de musulmans, et à peine un million d'Arméniens chrétiens. C'est-à-dire que ceux-ci forment seulement un cinquième de la population. Vous concevez l'embarras de l'Europe. Les ambassadeurs se sont contentés de demander des réformes locales, la punition des assassins et le rétablissement du privilège qu'avaient les chrétiens de se gouverner eux-mêmes dans une faible mesure par l'organe d'assemblées électorales d'un caractère religieux. Le sultan a accordé tout ce qu'on voulait, et le fait est que ce n'est pas beaucoup. Mais si des faits aussi horribles que ceux qui ont eu lieu cette année se renouvellent, l'indignation de l'opinion publique, le cri de la conscience et de l'humanité l'emporteront, et c'en sera fait de l'Empire ottoman.

..

Ce sont aussi des montagnards, comme les Arméniens, que ces Abyssins qui viennent d'imposer à l'Italie la reconnaissance de leur indépendance. Seulement, ils ne formaient pas une minorité dans leur propre pays, mais une masse dense de près de six millions d'hommes, amoureux de la guerre, organisés d'une façon quasi-féodale sous un prince à la fois batailleur et mystique, rude et avisé, et qui vient de grandir singulièrement aux yeux de l'Europe pour avoir, d'un coup, fait crouler le rêve d'empire colonial dont les héritiers des Romains se berçaient depuis dix ans. Un grand peuple européen battu par un demi-barbare, le spectacle est rare, l'événement est assez intéressant pour qu'on regarde comment il a pu se produire, pour qu'on recherche quelles raisons ont amené les Italiens à tenter la conquête de l'Abyssinie — ou, pour parler avec les géographes, de l'Éthiopie — et pourquoi ils ont échoué. Nous verrons peut-être alors, un peu plus clairement, les conclusions qu'il faut tirer des faits.

Avant 1859 l'Italie était encore divisée en une poussière d'États. Royaume pontifical, Sardaigne et Piémont, Naples et la Sicile, Parme, Modène, Plaisance, avaient chacun leur souverain particulier, et les Autrichiens, le long de l'Adriatique, descendaient jusqu'à Venise, garnissaient de leurs canons la place Saint-Marc. Mais la race toute entière savait qu'elle ne formait qu'une seule

nation, voulait ne former qu'un État. L'appui de la France d'abord, puis, quand la France eut refusé de parfaire son œuvre en donnant la Rome papale pour capitale au royaume d'Italie, nos défaites de 1870 firent que cette unification complète, cette fusion de toute l'Italie en une masse s'accomplirent en dix ans. C'était presque un miracle, et les Italiens en ressentirent un orgueil légitime et une ivresse un peu imprudente. Le maître de Rome ne pouvait plus, comme jadis Auguste, commander au monde, mais du moins ne devait-il pas prétendre à une situation digne des souvenirs antiques dans cette Méditerranée que l'Italie coupe en quelque sorte en deux, commandant son bassin oriental et son bassin occidental? Mais comme l'Italie jetait les yeux sur la Tunisie, elle se vit devancer par la France, et en garda une rancune amère. Cependant, un flot de Napolitains, de Siciliens, de Génois sortaient chaque année des ports, allant chercher une nouvelle patrie dans les Amériques. N'était-ce pas un devoir que de chercher des terres nouvelles où pourrait se répandre, sans aliéner sa nationalité, l'excédent de cette population misérable?

A ce moment le partage de l'Afrique entre les grandes puissances du vieux continent était déjà un fait accompli. L'Italie parvint cependant à s'y faire une place, et un accord avec l'Égypte, la Turquie et l'Angleterre lui donna le port de Massaouah, sur la mer Rouge, avec la bande de territoire qui longe la mer, du nord-ouest au sud-est. Or c'est une théorie diplomatique qu'en Afrique la possession de la côte donne droit à la possession de l'intérieur aussi loin qu'on peut aller. C'est donc l'Abyssinie qui devait devenir le domaine colonial de l'Italie. Il est vrai que jusque-là elle passait pour appartenir aux Abyssiniens, mais c'est là un obstacle qui n'embarrasse jamais les nations civilisées : on traiterait avec les maîtres du pays, on leur imposerait de gré ou de force un protectorat qui ne leur laisserait que les apparences de l'autorité; et l'on arriverait à coloniser ce grand et beau pays, si propice par l'altitude du sol, l'abondance des pluies, le grand nombre de ses rivières, à l'établissement des Européens. Tel fut le plan d'un ministre adroit, ambitieux, remarquablement intelligent, hésitant peu sur les moyens à employer; vous le connaissez, c'est M. Crispi, qui, pendant de longues années, dirigea presque sans interruption les destinées italiennes.

Malheureusement M. Crispi embrassait trop de choses à la fois. Pour faire jouer à l'Italie un grand rôle dans les affaires d'Europe, il l'avait liée par un traité avec l'Allemagne et l'Autriche; il avait pris l'engagement d'attaquer la France en cas de guerre entre

celle-ci et l'Allemagne. Il fallait donc mettre sur pied une armée capable de lutter contre un voisin très riche et très fort. L'Italie fit ce qu'elle put, et se ruina. J'ai déjà expliqué jadis qu'il était très dangereux pour un État de suivre en même temps une politique coloniale, qui le force à développer sa marine, et une politique qui le mêle aux guerres du continent et l'oblige à développer son armée outre mesure. Le royaume fondé par M. de Cavour et Victor-Emmanuel ne pouvait suffire à cette double tâche qu'à la condition de ne pas trouver de résistance sérieuse en Abyssinie : précisément il y trouva des adversaires résolus et héroïques.

On avait commencé par faire signer par Ménélik, à Ucciali, — qui pourtant avait vaincu déjà les Italiens à Dogali — un traité fort vague par lequel lui et le roi Humbert se promettaient réciproquement protection. « *Protection*, dirent les Italiens, c'est un autre mot pour *protectorat*. » A ce compte Ménélik aurait tout aussi bien pu réclamer le protectorat sur l'Italie ! Ménélik considéra la prétention comme absurde, et il n'avait pas tort. Quand il vit que les Italiens, non contents de la bande de sable de Massaouah, non contents de s'être emparés, en 1894, d'une des provinces de l'Abyssinie, le Tigré, prétendaient le déposséder entièrement, il en appela au dieu des batailles.

Ce qui s'est passé depuis, vous le savez : l'Italie s'épuisant d'argent et d'hommes, la situation devenant de plus en plus grave, de premiers échecs inquiétants, l'envoi du général Baratieri ; et enfin la nouvelle foudroyante que ce général a été battu, désastre si grand qu'une partie de l'armée italienne cernée reste prisonnière ; cinq mille morts, soixante-douze canons abandonnés, deux généraux tués, un Sedan africain, l'effondrement des derniers espoirs, et du même coup l'effondrement définitif de M. Crispi, et de ce qu'on a appelé la *mégalo manie*, la folie des grandeurs qui s'était emparée de l'Italie. Ce vainqueur Ménélik apparaît d'une chevalerie d'un autre âge, d'un courage religieux, d'une vertu qui font penser aux vieux chevaliers. Une mère italienne lui écrit pour lui demander la liberté de son fils prisonnier là-bas, et le Roi des Rois lui rend son enfant. Le pape lui adresse un ambassadeur pour lui réclamer la liberté des quinze cents italiens captifs, et Ménélik renvoie sans lui rien accorder l'ambassadeur du grand Pontife : mais, en même temps, il signe le traité de paix ; il semble se contenter de l'annulation de ce menteur traité d'Ucciali en vertu duquel le roi Humbert se prétendait son protecteur ; il ne demande même pas, dit-on, un pouce de terrain de plus que ce qui appartenait à ses pères, il n'exige pas d'indemnité

de guerre ; décide, il est vrai, que les prisonniers paieront une rançon, mais admet qu'ils seront rendus à leur patrie avant qu'elle soit payée ; et tout cela, galamment, il se dit heureux de l'annoncer le jour anniversaire d'un des triomphes de l'unification italienne ; et, par deux lettres de grande allure, il fait part de son succès à la France et à la Russie. Eh bien... eh bien, ne nous emportons pas ; il est peut-être moins vertueux que nous ne le croyons, mais plus habile qu'on ne le soupçonne.

Il ne réclame rien, sinon ce qui appartenait à ses pères, mais cet héritage des aïeux, c'est précisément le Tigré, c'est-à-dire tout ce qu'il y avait de véritablement colonisable, d'utile, dans les possessions italiennes. Celles-ci sont réduites aux sables de la Mer Rouge, propriété que certains hommes d'État de Rome tiennent pour dérisoire et parlent d'abandonner. Il ne demande pas d'indemnité de guerre, mais il fixe que les prisonniers paieront une rançon, ce qui revient absolument au même. Non, ce n'est pas un saint Louis. Ce chrétien, dont le pontife suprême est le patriarche copte d'Alexandrie, me rappelle plutôt un sultan des beaux jours de l'Islam, Saladdin, si vous voulez, qui chassa les croisés de Jérusalem. Il triomphe comme un chevalier du moyen âge, il sait qu'en un tournoi il y a des rites de politesse à accomplir quand on est vainqueur ; il combat en invoquant la Sainte Trinité. Mais il aime « à donner à boire aux épées », et lorsque l'explorateur Vanderheym lui demande combien, dans la dernière razzia, ses guerriers ont tué de guerriers Ouolomos, il répond fièrement : « Quatre-vingt-douze mille ». Quant aux femmes et aux enfants, ils ont été emmenés en esclavage. Admirons-le, il a défendu son pays, il a su battre une nation civilisée ; vaincu, il aurait fait comme son prédécesseur Théodoros, qui, assiégé par les Anglais dans Magdala, sa dernière forteresse, abandonné de tous — il lui restait seize hommes ! — se brûla la cervelle lorsque le premier soldat mit le pied sur les remparts détruits. Il avait auparavant mis en liberté soixante prisonniers, au lieu de les massacrer, parce que son besoin de vengeance était moins grand que sa résignation au destin, et envoyé à ses ennemis, « le saint jour de Pâques », mille bœufs et cinq cents moutons pour qu'ils pussent se réjouir. Seulement, n'oubliez pas que six mois avant il faisait crever les yeux à ses adversaires. Admirez Ménélik, mais ne dites pas qu'il est un homme de ce siècle, né en Europe ; n'en faites pas un chevalier de roman : lui-même ne vous comprendrait pas.

FABRICE.